



À la dérive

Robert Muchamore

CHERUB/07



Extrait de la publication

Robert Muchamore

CHERUB 07 - À la dérive

Lors de la chute de l'empire soviétique, Denis Obidin a fait main basse sur l'industrie aéronautique russe. Aujourd'hui confronté à des difficultés financières, il s'apprête à vendre son arsenal à des groupes terroristes. James est envoyé en Russie pour infiltrer le clan Obidin. Il ignore encore que cette mission va le conduire au bord de l'abîme...



CHERUB est un département ultrasecret des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de 10 à 17 ans.

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.cherubcampus.fr



CHERUB

Extrait de la page 101



**MISSION 7
À LA DÉRIVE**

www.cherubcampus.fr
www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *The Fall*
© Robert Muchamore 2007 pour le texte.

ISBN 978-2-203-07796-6
N° d'Édition : N.10EJDN000701.N001

casterman

© Casterman2009 pour l'édition française
Achevé d'imprimer en avril 2013, en Espagne.
Dépôt légal : octobre 2010; D.2010/0053/259
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Extrait de la publication



À la dérive

Robert Muchamore

CHERUB/07

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot



Avant-propos

CHERUB est un département spécial des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume-Uni. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus », dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Le rapport de mission suivant décrit en particulier les activités de **JAMES ADAMS**, né à Londres en 1991, brillant agent comptant six missions à son actif ; sa petite sœur **LAUREN ADAMS**,

née en 1994, l'un des éléments les plus prometteurs de CHERUB; sa petite amie **KERRY CHANG**, née à Hong Kong en 1992, experte en combat à mains nues; ses amis **BRUCE NORRIS**, **SHAKEEL DAJANI** et **KYLE BLUEMAN**; **GREG RATHBONE**, alias **RAT**, né en en 1994, rescapé d'une secte apocalyptique recruté en avril 2006; **DANA SMITH**, née en Australie en 1991.

Les faits décrits dans le rapport que vous allez consulter se déroulent durant l'automne 2006.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

Septembre 2006

La Ford Focus s'immobilisa sur le parking désert, face à la mer déchaînée. À la lumière des phares, ses occupants virent une vague monstrueuse se briser contre la digue. L'eau salée balaya la promenade, ébranlant les cloisons de planches des stands de restauration rapide.

George Savage, l'homme qui se tenait au volant, avait une cinquantaine d'années. Il éprouvait une véritable passion pour la bière. Son abdomen était proéminent et son visage rougeaud, comme s'il souffrait de coups de soleil chaque jour de l'année.

— Putain de tempête ! hurla-t-il, assez fort pour se faire entendre malgré le martèlement assourdissant de la pluie sur le toit de la voiture. Ça fait un bail que je n'ai pas vu un temps aussi merdique.

Comme lui, la jeune femme assise à ses côtés portait un pantalon noir et une chemise blanche ornée d'épaulettes des *Douanes britanniques*. Elle ouvrit la boîte à gants, s'empara d'une lampe torche, puis saisit la veste imperméable posée sur la banquette arrière.

— Tu viens avec moi ? demanda-t-elle, sans se faire la moindre illusion.

— Ça sert à quoi qu'on se mouille tous les deux, Vette ?

Yvette Clark détestait son partenaire. George était à ses yeux un sinistre feignant, un ivrogne qui empestait le tabac froid et prenait un malin plaisir à l'appeler Vette, Vetty, Vetto, Vetster, *chérie* ou *mon petit gâteau au miel*. Seule la perspective d'un renvoi pour faute grave, trois mois après avoir rejoint les rangs des douanes, l'avait jusqu'alors dissuadée de lui coller un coup de genou dans les bijoux de famille.

Elle entrouvrit la portière et sortit du véhicule de patrouille. Une bourrasque faillit lui arracher la veste des mains. Le temps d'y glisser les bras et de remonter la fermeture Éclair, elle se retrouva trempée jusqu'aux os. Dans quelques minutes, lorsqu'elle regagnerait la voiture, il lui faudrait s'exhiber devant George vêtue d'une chemise transparente plaquée sur un soutien-gorge noir. Elle réprima un haut-le-cœur.

Yvette se traîna misérablement jusqu'à la digue. Elle avait décidé d'intégrer les douanes dès sa sortie de l'université, dans l'espoir de mener une existence trépidante à la poursuite de contrebandiers et de trafiquants de drogue. La brochure de recrutement ne mentionnait pas ces patrouilles interminables le long de la côte, en compagnie de l'individu le plus exécrationnel de la création.

Elle n'imaginait pas pouvoir tomber plus bas. Pourtant, à cet instant précis, une vague plus haute que les précédentes franchit le parapet et poursuivit sa course

sur la promenade. Yvette fit volte-face puis courut pour échapper au raz de marée. Les flots déferlèrent à hauteur de ses genoux. Elle heurta un obstacle immergé, perdit l'équilibre, s'écorcha la main en tentant de se rétablir, puis atterrit sur les fesses, de l'eau froide et salée jusqu'aux épaules.

Lorsqu'elle parvint à se remettre sur pied, George actionna triomphalement l'avertisseur. À la lueur des guirlandes électriques de la promenade, Yvette distingua le visage hilare de son collègue derrière les essuie-glaces qui balayaient le pare-brise. Elle aurait voulu laisser éclater sa rage, lui faire savoir une bonne fois pour toutes ce qu'elle pensait de lui, mais elle s'efforça de garder son calme. Dès leur retour au quartier général, George ne manquerait pas de décrire devant tous les membres de la brigade la mésaventure qu'elle venait de vivre. Elle ravala sa colère, de crainte qu'il ne la tourne davantage en ridicule.

Au bord des larmes, Yvette tituba vers le parapet et sortit la lampe torche. Redoutant d'être balayée par une nouvelle vague, elle s'agrippa à la rambarde et pointa le faisceau vers le large.

Alors, à son grand étonnement, elle aperçut l'embarcation que les autorités cherchaient à localiser depuis des heures.



La Manche est la zone maritime la plus fréquentée au monde. Des milliers de bateaux de tous gabarits, du supertanker chargé de cent mille tonnes de pétrole brut au modeste bateau de pêche, y croisent à toute heure du jour et de la nuit. Compte tenu de l'importance du trafic, les accidents sont extrêmement fréquents.

Trois heures plus tôt, le capitaine d'un ferry transportant deux cent trente passagers avait contacté les garde-côtes pour signaler une collision avec un petit navire de plaisance. Un hélicoptère de la Marine nationale française avait aussitôt été dépêché sur les lieux du sinistre. Malgré l'état alarmant de l'embarcation éperonnée par le ferry, l'équipage avait rejeté toute offre d'assistance et refusé de se dérouter. À l'évidence, ses occupants étaient déterminés à se soustraire aux autorités.

L'hélicoptère avait accompagné les fuyards pendant quatre-vingt-dix minutes en direction des eaux internationales avant de regagner la base, à court de carburant. En des circonstances ordinaires, une vedette aurait été chargée d'intercepter le navire par tous les moyens nécessaires, mais en raison des conditions météorologiques défavorables, la priorité avait été donnée aux opérations de secours.

Les garde-côtes s'étaient contentés d'ordonner à tous les bateaux naviguant dans la zone de signaler la présence éventuelle du mystérieux bâtiment.

Peu après minuit, le capitaine d'un porte-containers les avait informés qu'un navire correspondant à la

description dérivait aux abords de la côte anglaise, aux environs de Brighton.

Les unités de la police et des douanes du secteur avaient aussitôt reçu l'ordre de patrouiller le long du littoral à la recherche du bateau endommagé.



George Savage considéra sa collègue d'un œil incrédule.

— Bordel, tu en es sûre ?

Ça, c'est tout George, pensa Yvette, la moitié supérieure du corps penchée à l'intérieur du véhicule.

Il ne faisait rien pour cacher sa contrariété de voir sa patrouille de routine perturbée par la découverte de sa collègue.

— Je te dis qu'il y a un navire amarré au bout du ponton. Il correspond à la description. Il est dans un sale état, et il tangué méchamment.

— Rien ne prouve que c'est celui que nous recherchons, dit George, l'air pensif, en frottant sa barbe de deux jours.

— Il y a de la lumière à l'intérieur. Et puis, franchement, par un temps pareil, qui s'amarrerait dans un endroit aussi mal protégé ?

— On ferait mieux d'attendre ici. Je vais appeler des renforts.

Cette remarque eut raison de la patience d'Yvette.

— Attendre que les trafiquants se fassent la malle ? Si c'est notre bateau, il vient juste d'accoster.

— Ces types sont peut-être armés, ma petite chérie. On ne sait pas sur qui on peut tomber.

Ma petite chérie.

— Tu commences sérieusement à me gonfler ! hurla Yvette en donnant un coup de poing sur le tableau de bord. Tu sais quoi, George ? Reste le cul vissé dans cette bagnole et attends l'arrivée de la cavalerie. Moi, je vais aller au bout de cette jetée et essayer de faire mon boulot.

— Eh oh, calmos.

George lui adressa un sourire et décrocha le micro de la radio.

— Je te rappelle que je fais ce boulot depuis plus longtemps que toi et que...

Ne pouvant supporter une énième leçon sur les vertus de l'expérience dans l'exercice du métier de douanier, Yvette claqua la portière, alluma sa lampe torche et marcha d'un pas décidé vers le ponton.

C'était une structure métallique rouillée recouverte de planches, de cinquante mètres de long sur trois de large. Bâtie quelques décennies plus tôt pour permettre aux plaisanciers d'accoster, elle servait désormais aux pêcheurs des environs et à quelques nageurs courageux qui l'utilisaient comme plongeoir.

Malgré les conditions épouvantables, les réverbères alignés le long de la jetée permettaient à Yvette d'apercevoir le bateau. Il avait été amarré à la hâte à un point d'ancrage unique.

Ses occupants avaient pris la fuite sans même éteindre les lumières, laissant les éléments déchaînés

maîtres de leur embarcation. Les hublots latéraux étaient brisés. La proue était immergée au-dessus de la ligne de flottaison. Seule la corde attachée au ponton la maintenait à flot.

Yvette était partagée. D'un côté, elle brûlait de retrouver les membres d'équipage et de procéder à sa première arrestation ; de l'autre, elle était soulagée de ne pas devoir affronter seule une bande de trafiquants résolus à échapper aux autorités.

Soudain, elle crut entendre un cri aigu mêlé au fracas des vagues qui s'écrasaient sur le ponton.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-elle.

Son appel se perdit dans le grondement infernal de l'océan. Puis elle aperçut la silhouette gracile d'une fillette aux cheveux blonds qui se tenait au bout de la jetée, les bras serrés autour d'un réverbère.

— Nom de Dieu, bredouilla-t-elle en saisissant d'une main tremblante son émetteur-récepteur. George, tu m'entends ? Il y a une petite fille au bout du ponton. Elle se retient à la balustrade, mais je ne crois pas qu'elle puisse résister très longtemps.

— J'arrive, répondit George sans l'ombre d'une hésitation.

— On va recevoir des renforts ? demanda Yvette qui doutait que son collègue puisse lui apporter un soutien efficace.

— Négatif. Les cheminées dégringolent des toits, des arbres sont couchés en travers des routes, et l'équipe de patrouille la plus proche s'occupe d'un accident sur

l'A27. Un semi-remorque a été retourné par une rafale. Il y a des blessés sérieux.

— Compris, dit Yvette. Je vais aller chercher cette gamine moi-même.

— Fais pas de connerie. Attends-moi. C'est un ordre.

Yvette replaça l'émetteur dans sa ceinture. Après trente années passées au service de Sa Majesté, George n'avait jamais reçu la moindre promotion et il ne jouissait d'aucune autorité sur sa partenaire.

Malgré ses vêtements détrempés et le vent glacé qui fouettait son visage, la jeune femme ressentit une bouffée de chaleur. Elle observa attentivement les flots déchaînés, afin de définir le moment le plus propice pour s'élancer vers l'extrémité de la jetée. Elle s'efforçait de l'envisager avec détachement, comme le niveau d'un jeu vidéo auquel elle avait joué avec son neveu quelques jours plus tôt, potion d'invincibilité et bonus de vitesse mis à part. Il lui faudrait se déplacer le plus rapidement possible entre chaque vague, puis s'accrocher à la balustrade chaque fois qu'une déferlante essaierait de l'emporter.

Elle ôta ses chaussures à semelles plates et ses chaussettes, puis se débarrassa de son blouson, de peur que le vent ne s'y engouffre et ne ralentisse sa progression.

— Reste où tu es ! cria-t-elle. Je viens te chercher !

Elle prit une profonde inspiration puis bredouilla une prière. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit se rapprocher les phares de la voiture de

patrouille. Résolue à ne pas laisser George compromettre son opération de sauvetage, elle déposa un baiser sur la croix dorée suspendue à son cou, descendit les trois marches menant à la jetée, posa une main sur la rampe métallique et se mit à courir.

La première vague n'était pas assez haute pour immerger le ponton, mais la rafale qui l'accompagnait était d'une puissance inouïe. Yvette dut se cramponner à la rambarde pour ne pas être jetée au sol.

La lame suivante, une véritable montagne venue de la direction opposée, balaya les planches et plaqua la jeune femme contre le garde-fou. Après avoir recraché une gorgée d'eau salée, elle parcourut trente mètres d'une seule traite sans lâcher la rampe.

Parvenue à moins de cinq mètres du bateau, elle put enfin détailler la fillette aux cheveux blonds. Elle portait des bottes de cuir, un pantalon moulant et un anorak. Trop effrayée pour lâcher le réverbère, elle avait assuré sa prise en glissant un pied entre le garde-fou et une poubelle publique.

— Cramponne-toi ! cria Yvette. J'arrive !

La jeune naufragée roula des yeux terrifiés et lança quelques mots dans une langue inconnue. Les sons qui jaillissaient de sa gorge, son teint diaphane, ses vêtements chauds de qualité médiocre, tout laissait supposer qu'elle venait d'Europe de l'Est.

Yvette comprit qu'elle avait affaire à une immigrée clandestine séparée de ses compagnons d'infortune au cours de l'accostage.

Restait à accomplir le plus difficile : à l'extrémité du ponton, les emplacements destinés à l'amarrage des bateaux ne disposaient pas de rambarde. Il lui fallait attendre une accalmie, se précipiter vers la fillette, la prendre dans ses bras et la conduire jusqu'au rivage. Si elle manquait son coup, elle serait engloutie par les flots, noyée ou fracassée contre les piles de la jetée.

Mais le balai infernal des bourrasques et des vagues noires comme du pétrole était totalement imprévisible. Le cœur battant, Yvette s'accroupit contre la dernière portion de garde-fou pour encaisser une déferlante monstrueuse.

La structure métallique émit un grincement sinistre, semblable à la plainte d'une baleine à l'agonie. Le filin qui retenait le navire se tendit, puis la coque en matière plastique heurta violemment la jetée.

Yvette se précipita en avant, atteignit le réverbère auquel était agrippée la fillette et serra les bras autour de sa taille. Malgré le chaos environnant, elle pouvait entendre claquer les mâchoires de la rescapée. Sa peau était glacée. Elle manifestait les premiers signes d'hypothermie. Elle était à bout de forces.

Alors, la jeune femme vit une vague monstrueuse se briser à hauteur de son visage, puis le ponton tout entier disparut sous les flots. Mue par l'énergie du désespoir, elle parvint à garder la tête hors de l'eau et à se cramponner à celle qu'elle était venue sauver, ultime chance de résister à la formidable pression exercée par l'océan.

Soudain, elle aperçut une bouée qui flottait à sa portée. Elle suivit des yeux la corde de nylon qui y était nouée, et découvrit George, à cinq mètres de sa position, les jambes solidement croisées autour de la balustrade, l'extrémité du filin enroulée autour des poignets.

— Accroche-toi ! hurla-t-il.

La jeune femme passa un bras dans la bouée et tira violemment sa protégée par la taille pour la contraindre à lâcher le réverbère. George les tracta fermement jusqu'à lui.

— Bon sang, je t'avais dit de m'attendre, gronda-t-il. Une vague de taille plus modeste balaya la jetée.

— Tu m'en aurais empêchée, gémit Yvette, au bord des larmes.

À la peur qu'elle venait d'éprouver venait se mêler la stupeur de devoir la vie à l'homme qu'elle détestait le plus au monde. En dépit de son goût pour les blagues sexistes, de son haleine fétide et de ses ongles jaunis par la nicotine, il avait fait preuve d'un courage et d'une efficacité dont elle le croyait incapable.

À nouveau, un rouleau écumant frappa le ponton. Yvette et la petite fille se serrèrent l'une contre l'autre. George referma ses bras autour d'elles. La main qui tenait la corde, profondément entaillée, dégoulinait de sang.

Soudain, un calme étrange régna autour de la jetée. La mer semblait s'être apaisée.

— Une poche de haute pression, lança George. Ça ne va pas tarder à recommencer. Venez, c'est le moment ou jamais.

Une rafale fit osciller la structure du ponton, comme pour souligner cette funeste prédiction. L'homme, la jeune femme et la petite naufragée bondirent aussitôt du garde-fou et se précipitèrent vers le rivage.

1. Un bon coup de balai

La ville d'Aerograd est située en pleine campagne, à trois cents kilomètres au nord-ouest de Moscou. Durant l'ère communiste, elle est le principal centre de recherche et de production aéronautique de l'Union soviétique. C'est dans ses laboratoires et ses chaînes de montage démesurées que la plupart des avions civils, des engins de transport militaires et des missiles guidés sont conçus et assemblés.

En 1994, le gouvernement annonce son intention de privatiser la totalité de ses moyens de production. Menées sous la houlette de politiciens et de hauts fonctionnaires corrompus, ces opérations permettent à une poignée d'hommes d'affaires peu scrupuleux de faire main basse sur l'industrie aéronautique russe.

L'un eux, Denis Obidin, profite de ses responsabilités au sein d'une grande banque pour octroyer à son épouse et à ses parents des prêts sans rapport avec leur réel niveau de vie. Ces sommes sont aussitôt investies dans l'achat d'usines proposées à la vente par des fonctionnaires incompétents à des prix largement inférieurs à leur valeur réelle. Dès 1996,

son empire industriel est estimé à huit cents millions de dollars.

Obidin acquiert rapidement non seulement les moyens de production d'Aerograd, mais aussi la grande majorité des terrains et de l'immobilier. Il devient maire au cours d'une élection truquée. Le chef de la police locale, coupable d'avoir manifesté publiquement son intention de mener une enquête sur les conditions du scrutin, trouve la mort dans des circonstances non élucidées. Il est remplacé sans tarder par Vladimir Obidin, frère du premier magistrat de la ville.

Denis Obidin nourrit le projet ambitieux de concevoir un avion de ligne susceptible de concurrencer Boeing et Airbus, mais son passé sulfureux et ses perspectives incertaines dissuadent les investisseurs étrangers.

Les commandes sont si peu nombreuses qu'Obidin est bientôt contraint de recourir à des licenciements massifs, et le taux de chômage à Aerograd atteint rapidement quatre-vingts pour cent. Les activités se limitent désormais à la production d'une modeste quantité de missiles, destinée au marché militaire intérieur, et à la remise en état de vieux avions de ligne. La réduction du budget de l'armement et le remplacement progressif de la flotte soviétique par des appareils occidentaux menacent plus que jamais l'économie d'Aerograd.

Obidin a abandonné tout espoir de lever les millions nécessaires à la mise en œuvre de ses projets. Officieusement, il a informé les trafiquants du monde entier qu'il souhaitait liquider son empire. Pour un prix très raisonnable, il est désormais possible de se procurer des roquettes, des techno-

logies ou des missiles capables d'envoyer par le fond un porte-avions de l'US Navy.

(Extrait de l'ordre de mission de James Adams, août 2006.)



La villa de Denis Obidin était apparue dans plusieurs magazines de décoration en Russie et en Europe occidentale. C'était un bâtiment en bois comportant trois étages, huit chambres immenses, une salle de bal, où l'épouse de l'oligarque donnait des fêtes somptueuses, et une tour de quatre-vingts mètres surmontée d'un dôme escamotable qui dissimulait un gigantesque télescope.

Le maître des lieux prétendait se passionner pour l'astronomie, mais tous les habitants d'Aerograd connaissaient la véritable fonction de cet extravagant donjon : il abritait un tireur d'élite chargé d'abattre sans sommation tout inconnu qui serait miraculeusement parvenu à franchir le périmètre électrifié, échapper aux chiens de garde et déjouer la vigilance des sentinelles armées de fusils d'assaut qui patrouillaient nuit et jour dans le domaine.

James Adams posa le front contre la fenêtre à double vitrage de la bibliothèque et considéra d'un œil absent les grands arbres au feuillage roux et la pelouse recouverte de givre. Toute âme sensible aurait vibré à ce spectacle automnal... James Adams maudissait le climat austère de la Russie.

La maison d'Obidin disposait d'un système de chauffage par le sol, alimenté par une chaudière à gaz. La majeure partie de l'électricité de la ville était fournie par une centrale nucléaire hors d'âge au comportement capricieux. Les pannes étaient incessantes. En un mois de présence à Aeroograd, James avait fait une découverte étonnante : en comparaison des salles de classe glaciales du lycée qu'il était contraint de fréquenter, les pires établissements scolaires d'Angleterre faisaient figure de clubs de vacances.

— Tiens, il neige, dit-il en russe, en se tournant vers le fils de Denis Obidin, un petit garçon de six ans prénommé Mark. Comment dirais-tu ça en anglais ?

James avait étudié le russe pendant trois ans. Il le parlait couramment, mais avait perdu tout espoir de s'exprimer sans accent.

— *Il neize*, articula le petit garçon dans un anglais hésitant.

— C'est pas trop mal, dit James. Maintenant, compte de un à dix.

Mark bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— J'en ai marre. Je suis fatigué.

— Dépêche-toi. Ce n'est pas à toi de décider. Je suis ton prof. Si tu ne fais aucun effort, tu ne réussiras jamais ton examen d'entrée.

Mark lui adressa un sourire mauvais.

— Je dirai à mon père que c'est de ta faute et tu seras puni.

— Ah tu crois ça ? ricana James.

Le petit garçon croisa les bras.

— Mon oncle Vladimir est chef de la police. Le commissariat et les prisons sont à lui. Il peut en faire ce qu'il veut.

— Si ça se trouve, il te fera arrêter quand il saura que tu ne veux pas apprendre l'anglais.

— Nan, il m'aime beaucoup. Il m'achète des grosses boîtes de Lego. De toute façon, je ne veux pas aller en pension en Angleterre. Je veux rester à la maison.

— Au moins, là-bas, les salles de classe sont chauffées. Et il y a de l'électricité toute la journée. On ne fait pas toujours ce qu'on veut, mon petit bonhomme. Moi, mon oncle et ma tante me forcent bien à venir ici tous les jours après les cours pour enseigner l'anglais à un petit morveux, tout ça parce qu'ils essaient de se faire bien voir auprès de son père !

Mark bondit de sa chaise, se planta devant James, les poings serrés, et lui lança un regard noir.

— C'est toi, le morveux !

— Répète ça pour voir ?

Par défi, le petit garçon lui donna un coup de poing inoffensif à la pommette.

— Cette fois, c'en est trop, espèce de petit voyou !

James le saisit par la taille, le souleva du sol, puis le suspendit la tête en bas. L'enfant éclata de rire.

— Maintenant, tu vas me servir de balai, gronda James.

Il approcha la tête de Mark du sol, le balança doucement d'avant et arrière, puis le fit asseoir sur le bureau.

— T'as pas intérêt à recommencer ! couina Mark, hilare, des bulles de salive aux commissures des lèvres.

— Je recommencerai, sauf si tu me dis *je suis un balai en anglais*.

— Non, l'anglais, c'est nul ! cria le gamin avant de sauter à plat ventre sur un pouf placé près de la fenêtre.

À cet instant, Vladimir Obidin, en grand uniforme de chef de la police, fit irruption dans la pièce.

— James, il faut que tu t'en ailles, lança-t-il.

Ce dernier consulta sa montre.

— Il est vingt, même pas... fit-il observer.

— Une réunion importante doit se tenir ici ce soir. Et je n'ai pas l'habitude de me justifier devant des gamins. Quand je te demande de t'en aller, tu obéis et tu la fermes.

James réprima un frisson. Il saisit son sac, pinça la joue de Mark et quitta la bibliothèque. Vladimir Obidin, qui avait longtemps travaillé pour les services secrets, avait la réputation de pouvoir soutirer n'importe quelle information à l'aide d'accessoires de dentiste et d'un fer à souder.

— Je peux aller aux toilettes ? demanda James. J'habite pas tout près...

Vladimir lâcha un soupir accablé.

— OK, mais magne-toi.

James pénétra dans une luxueuse salle de bains aux murs lambrissés de hêtre, ferma la porte derrière lui et sortit un Nokia Communicator de la poche extérieure de son sac à dos. La demeure d'Obidin était située dans le

seul quartier d'Aerograd qui bénéficiait d'une couverture réseau digne de ce nom, et il recevait une ribambelle de messages et d'avis d'appels en absence chaque fois qu'il rendait visite à Mark. Il consulta l'écran de l'appareil et constata qu'on lui avait adressé plusieurs SMS. Estimant que le moment était mal choisi pour les consulter, il composa un code à quatre chiffres pour accéder à un menu caché.

Au cours des trois semaines qui venaient de s'écouler, James avait placé une douzaine de dispositifs d'écoute miniaturisés dans la villa. Une rangée de barres de signal vertes apparut à l'écran : l'installation émettait à plein régime.

Vladimir frappa à la porte.

— Grouille-toi, gronda-t-il. Je n'ai pas que ça à foutre.

— J'en ai pour une seconde.

James replaça le Nokia dans son sac à dos, tira la chasse d'eau, puis sortit des toilettes.

Le policier l'escorta jusqu'à la porte blindée de la propriété.

— Salut, Slava ! lança James à la sentinelle chargée de surveiller les allées et venues.

Contrairement à son habitude, le garde ne répondit pas. À l'évidence, la présence de Vladimir Obidin le mettait mal à l'aise. Il se raidit, puis actionna l'interrupteur contrôlant l'ouverture de la porte.

James franchit le périmètre du domaine. Le froid était mordant. Il remonta la fermeture Éclair de son

blouson puis releva son col. L'appartement où il logeait se trouvait à six kilomètres. Il y vivait en compagnie de son oncle et de sa tante, deux trafiquants d'armes de passage à Aerograd pour négocier avec Denis Obidin l'achat d'un important stock de missiles. En réalité, tous deux étaient membres du MI5.

Las de patienter dans le froid glacial, James avait depuis longtemps renoncé à emprunter le bus aux horaires imprévisibles qui desservait son quartier. En outre, il appréciait modérément le comportement des usagers qui s'y entassaient, leur manie de fumer sans se préoccuper de leurs voisins, leur toux grasse et leur extrême agressivité. Il préférait désormais courir jusqu'à l'appartement, une option qui lui permettait de se maintenir en bonne forme physique.

James emprunta une route bordée de pins qui le mena aux abords de l'usine d'assemblage numéro sept. Ce gigantesque hangar d'un kilomètre et demi de long avait autrefois employé trente-cinq mille ouvriers. Il permettait alors de produire un avion gros porteur tous les dix jours.

La fermeture de l'usine avait provoqué l'exode d'une grande partie de la population active. Ses installations avaient été vandalisées, ses murs recouverts de graffitis. Les immeubles d'habitation bâtis aux alentours étaient à l'abandon. Seuls quelques jeunes sans abri y avaient trouvé refuge. Ils passaient leurs journées à sniffer de la colle dans la carcasse d'un avion-cargo et à taper dans un ballon dégonflé.

James s'assit sur une marche de béton, le dos appuyé contre l'encadrement d'une porte coupe-feu depuis longtemps disparue. Il sortit le Communicator de son sac à dos et consulta ses messages.

Le plus récent venait de Kerry, sa petite amie :

JOYEUX 15E ANNIV.
TU ME MANK.
JE T M.
REVI1 VITE !
J'ESPER KE TA PA TRO FROI.
KERRY

Tous ses amis du campus lui avaient adressé un SMS. Même Meryl Spencer, sa responsable de formation, s'était fendue d'un petit mot. Le message le plus ancien lui avait été envoyé la veille par sa sœur, Lauren :

BON ANNIVERSAIRE POUR 2MIN, POV MEC.
J MI PRAN A L'AVANCE VU KON PAR FER UNE PUT1
DE RANDO AVEC LARGE.
TON KDO TATAN A LA MÉZON !
PS : PA TOUCH AUX PTITES RUSSKOFFS,
ESPECE D OBCD !

2. Une copine normale

Ignorant les avertissements du diététicien de CHERUB, deux agents fraîchement qualifiés en mission aux États-Unis s'étaient imprudemment empiffrés de hamburgers, de crèmes glacées et de sodas. Comme prévu, ils avaient lamentablement échoué au test de forme physique auquel doit se soumettre chaque membre de l'organisation à l'issue d'une opération.

Au cours d'une réunion de crise, instructeurs et responsables de formation avaient unanimement convenu de la nécessité d'un sévère rappel à l'ordre. Ils avaient chargé Norman Large d'organiser un trekking de trois jours dans le parc naturel de Yorkshire Dales. Le message était clair : de tous les instructeurs de l'organisation, Large était le plus craint. De l'avis général, il prenait un réel plaisir à faire souffrir les agents qui lui étaient confiés.

Dès le lendemain, à l'aube, un camion militaire débarqua vingt-six agents âgés de dix à douze ans en pleine campagne. Le sourire aux lèvres, Large leur

présenta leur paquetage : un sac à dos contenant une tente, une foule d'ustensiles de survie, de l'eau potable et un poids métallique de dix kilos destiné à alourdir artificiellement la charge. Il leur annonça qu'un petit déjeuner les attendait à quinze kilomètres de là, pourvu qu'ils parviennent à rejoindre le point de passage en moins de quatre-vingt-dix minutes. Les retardataires devraient jeûner jusqu'au dîner.

Au prix d'un effort éreintant, Lauren accomplit l'exercice dans les délais impartis, mais ses souffrances ne faisaient que commencer. Insensible à l'état de fatigue de ses élèves, Large les conduisit à marche forcée sur les sentiers du parc national. Au coucher du soleil, il les autorisa à se restaurer puis à monter le camp dans une clairière.

Lauren était allongée dans la pénombre. Ses chevilles étaient gonflées, ses épaules meurtries par les bretelles de son sac à dos. Elle se tourna vers sa meilleure amie et regarda son sac de couchage se soulever lentement au rythme de sa respiration.

— Bethany, tu dors ? chuchota-t-elle.

Sa question étant restée sans réponse, elle se glissa furtivement hors de son duvet. Elle avait conservé son jean et ses chaussettes. Elle enfila ses chaussures, puis ouvrit lentement la fermeture Éclair de la tente.

La pleine lune lui permettait de s'orienter comme en plein jour. Elle traversa le campement et pénétra dans la forêt.

— Rat ? chuchota-t-elle. Tu es là ?

— Oui, par ici.

Le garçon était assis dos contre un arbre, à quelques mètres de là.

— Ça va ?

— Pas terrible, répondit-il en passant une main sale dans ses cheveux emmêlés. Je me suis tordu la cheville en traversant le lac et j'ai *hyper* mal au dos. Et toi ?

— Pas mieux, dit Lauren.

Elle se laissa tomber dans l'herbe et se pelotonna contre Rat.

— T'es en retard, fit-il observer.

— C'est à cause de Bethany. Elle a mis des plombes à s'endormir.

Elle déposa un bref baiser sur les lèvres de son ami.

— C'est tout ? protesta le garçon.

— Tu pues la sueur, et tu as du ketchup séché autour de la bouche.

— Je te rappelle qu'on a cavale douze heures d'affilée. Et franchement, si tu veux tout savoir, tu ne sens pas très bon non plus.

Convaincue par cet argument, Lauren se pencha pour lui offrir un long baiser passionné.

— J'ai bien réfléchi, dit Rat.

— Comme quoi, faut jamais désespérer, ricana la jeune fille. C'était ça, le son de ferraille que j'ai entendu en passant près de toi, pendant la marche ?

— Je parle sérieusement. Depuis qu'on sort ensemble, on passe notre temps à se cacher. Je crois qu'on devrait le dire aux autres, maintenant.

Lauren baissa les yeux et lâcha un grognement.

— Si j'avais su que tu allais remettre ça, je serais restée dans ma tente.

— Je veux une copine *normale*, Lauren. Tu me rends dingue !

Lauren se redressa d'un bond.

— Bonne nuit, Rathbone.

— Ne le prends comme ça, gémit le garçon en s'agrippant à la jambe de pantalon de la jeune fille.

— Lâche-moi, ou je te massacre !

— J'en peux plus, de cette situation.

— Eh bien moi, ça me convient très bien comme ça. Je n'ai aucune envie de devenir un sujet de ragots.

— Arrête ! La vérité, c'est que tu as peur que James se foute de ta gueule. Tu es complètement immature.

— Eh, protesta Lauren. Je t'interdis de dire que je suis immature. Et lâche ma jambe.

— Un jour ou l'autre, il faudra bien que tu lui dises que tu as un mec, dit Rat en la tirant vers lui. Tu comptes attendre de te marier et d'avoir des enfants pour lui parler ?

— Qu'est-ce qui peut bien te faire penser que j'ai l'intention de me marier ?

— Tu as passé la journée à m'éviter. Tu sais quoi ? Ça me rend malade. C'est complètement ridicule.

Sur ces mots, il lâcha la jambe de Lauren qui, surprise, bascula brutalement en avant, trébucha contre une racine et s'étala de tout son long dans un fourré.

— Espèce de crétin ! gronda Lauren.

— Quel chouette rendez-vous, lança Rat sur un ton sarcastique. Ça valait vraiment la peine de se priver d'une heure de sommeil.

Il se leva, sortit un emballage doré de la poche de son blouson et le lança au pied de son amie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle avant de se baisser pour le ramasser.

— Un Twix à la menthe. Série limitée. Ton préféré.

Mr Large avait formellement interdit aux agents d'emporter quoi que ce soit qui ne figure pas sur la liste d'équipement.

— S'il avait trouvé ça sur toi, Large t'aurait forcé à faire des pompes jusqu'à ce que tu en crèves.

Malgré ses efforts pour conserver une attitude hostile, elle débordait de tendresse et de gratitude.

— Je sais, répondit Rat, l'air faussement indifférent.

Lauren était flattée que son ami ait couru de tels risques pour lui faire plaisir. Il tenait à elle. Pourquoi *diable* avait-elle honte de l'avouer ?

Elle s'avança vers lui, le prit dans ses bras et l'embrassa longuement sur la joue.

— Parfois... bredouilla-t-elle.

Incapable de formuler ce qu'elle ressentait, elle n'acheva pas sa phrase.

— D'accord, je veux bien qu'on le dise aux autres, reprit-elle. On ira au cinéma tous les deux, et on se rendra visite dans nos chambres, et...

Ivre de joie, en dépit de sa cheville douloureuse, Rat la saisit par la taille et la souleva du sol.

— Je me fous de ce que pense James, souffla Lauren.
Mais il y a une condition...

— Quoi ?

— Je veux que tu te fasses couper les cheveux.

— Pourquoi ?

— On dirait juste que tu t'es coiffé avec une mine antipersonnel.

— C'est si terrible que ça ?

À ce moment précis, les deux agents entendirent le son caractéristique d'un moteur diesel provenant du sentier menant au campement.

Rat risqua un coup d'œil vers la clairière.

— Le camion, dit-il. Large et Arif se trouvent à bord.

Arif était un ancien agent de dix-neuf ans qui avait accepté un emploi temporaire d'instructeur adjoint, en attendant de retourner à l'université.

— Merde... chuchota Lauren. Ils se sont arrêtés juste devant nous. Pas moyen de retourner dans nos tentes sans qu'ils nous voient. Et si Large fait une inspection, on est morts.

Ils s'accroupirent derrière un taillis, en lisière du bois, et observèrent le véhicule. Arif était au volant. Large ouvrit la portière puis s'extirpa maladroitement de la cabine.

— Tu es sûr que ça va, Norman ? demanda le jeune homme.

— Je pète le feu, balbutia ce dernier, visiblement éméché. J'ai hâte de voir la gueule des gamins quand ils découvriront la taille des pierres qu'ils devront monter au sommet de cette putain de colline.

Arif, qui avait en son temps souffert de l'imagination fertile de l'instructeur, ne partageait pas son enthousiasme.

— Allez, arrête de faire la gueule et magne-toi ! gronda Large. Le supermarché ferme à minuit et demi. Prends des saucisses, les moins chères, et rien d'autre. Je veux que ces petits merdeux crèvent la dalle.

Dès qu'il eut fermé la portière, Arif effectua un demi-tour puis lança le véhicule sur le sentier. Lauren et Rat échangèrent un regard consterné.

— La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est pas en état de faire une inspection, chuchota le garçon.

— La mauvaise, c'est qu'il aura une gueule de bois monstrueuse demain matin, et je te parie qu'il va nous en faire baver comme jamais.

Ignorant qu'il était observé, Large se gratta longuement l'entrejambe puis entonna une chanson à boire irlandaise.

— Quel loser... chuchota Lauren. Mon père chantait ça à chaque fois qu'il se mettait minable.

Soudain, Large fit volte-face et marcha droit dans leur direction. Ils n'avaient plus le temps de quitter leur cachette sans trahir leur présence. Ils s'allongèrent à plat ventre sur le tapis de feuilles mortes, priant pour que l'instructeur ne s'aventure pas dans le sous-bois.

Sans cesser de brailler, l'homme ouvrit sa braguette et commença à se soulager contre un arbre, à moins d'un mètre et demi des deux agents.

En dépit du caractère délicat de la situation, ils eurent toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. La capacité de la vessie de Large leur semblait prodigieuse.

— Woaaah, ça fait du bien ! mugit l'instructeur.

Il remonta sa braguette, puis se traîna vers les tentes.

— J'ai cru que ça n'allait jamais s'arrêter, gloussa Rat. Lauren fronça les sourcils.

— À ta place, je rigolerais moins. T'en as plein ta manche.

Rat se dressa d'un bond, les yeux exorbités.

— Je t'ai bien eu, ricana Lauren en déchirant l'emballage de son Twix.

Elle plaça l'extrémité de la barre chocolatée dans sa bouche, puis approcha son visage de celui du garçon, bien décidée à achever cette dégustation par un baiser fougueux.

Alors, elle entendit un râle provenant du campement. Elle tourna la tête et vit Large se plier en deux puis s'écrouler dans l'herbe, aux abords du sentier.

— Nom de Dieu ! s'exclama Rat en quittant sa cachette. Lauren le retint par le bras.

— Si ça se trouve, il nous a vus. Tu connais ses coups tordus...

— Même lui ne ferait pas un truc pareil !

— Eh, réveille-toi. C'est *Large*. Il ferait n'importe quoi pour coincer un agent, surtout moi. Il ne peut pas m'encadrer.

Les jambes de l'instructeur étaient secouées de convulsions. Il haletait comme un animal blessé.

— Reste ici si tu préfères, dit Rat. Moi, je pense que c'est sérieux.

Large poussa une plainte désespérée qui acheva de

convaincre Lauren qu'il ne jouait pas la comédie. Les deux agents se précipitèrent au chevet de l'homme.

— Ça ne va pas ? demanda Rat.

Le visage de Large était blême. Une sueur glacée perlait à son front.

— À ton avis ? gémit-il.

Lauren mit en œuvre la procédure maintes fois répétée au cours de ses leçons de secourisme.

— Vous avez mal au bras ? à la poitrine ?

— Aux deux... bégaya l'instructeur.

Elle détacha sa ceinture et déboutonna son col de chemise.

— Il est trempé, fit-elle observer. Tu crois que c'est une crise cardiaque ?

— En tout cas, il en a tous les symptômes.

— Monsieur, j'ai besoin de votre téléphone.

L'homme parvint à poser une main sur la poche de son pantalon puis il se mit à hoqueter, victime d'un second spasme.

Lauren considéra avec perplexité le fond d'écran de l'appareil — une photo de Saddam et Thatcher, les deux rottweilers de Large —, puis composa le numéro d'urgence du campus. Le téléphone émit un signal sonore.

Une inscription confirma ses craintes :

Réseau indisponible. Veuillez renouveler votre appel.

Lauren jeta à son ami un regard épouvanté.

— Il n'y a pas de signal. Arif est parti avec le camion. Il va falloir trouver un moyen de le conduire à l'hôpital.

3. Résidence Brejnev

Lorsqu'il arriva en vue de l'immeuble où l'équipe du MI5 s'était établie, James sentit se dissiper la joie éprouvée à la découverte de ses messages d'anniversaire.

Bâtie sous l'ère soviétique, la résidence Brejnev avait jadis abrité l'élite d'Aerograd. Elle appartenait désormais à un vieil oncle de Denis Obidin, un prête-nom chargé de collecter les loyers et d'investir le strict minimum dans l'entretien du bâtiment.

Les murs des parties communes étaient tapissés d'un papier peint lépreux rongé par l'humidité. La chaufferie installée au sous-sol fonctionnait par intermittence. Les panneaux préfabriqués qui délimitaient les appartements, fissurés du sol au plafond, vibraient de façon inquiétante à chaque coup de vent.

La plupart des membres de la modeste communauté étrangère d'Aerograd vivaient dans ce taudis. Ils s'acquittaient d'un loyer prohibitif afin de profiter de la protection armée des meilleurs hommes de Vladimir Obidin.

Les expatriés qui préféraient s'établir dans un autre quartier s'exposaient à toutes sortes d'agissements criminels : dans le meilleur des cas, ils se faisaient détrousser de tous leurs objets de valeur ; au pire, ils subissaient de violentes agressions ou se voyaient conduits sous la menace d'une arme blanche vers l'un des deux distributeurs bancaires de la ville. Lorsque les victimes se présentaient à la police, elles étaient accueillies avec indifférence et recevaient le conseil de s'installer dans la résidence Brejnev.

James poussa la porte de l'immeuble et enfonça le bouton de la minuterie. Un néon clignota paresseusement. Il traversa le hall décrépi, gravit quatre volées de marches recouvertes d'un tapis spongieux, puis emprunta le petit couloir menant à l'appartement 2-17.

Le meublé était plus engageant que les parties communes. Il disposait d'une cuisine moderne et d'une salle de bains digne de ce nom, mais le système d'aération déficient était incapable de dissiper l'humidité ambiante.

— Je suis rentré ! lança James.

Il claqua la porte et laissa tomber son sac sur la moquette du salon.

Il risqua un coup d'œil à l'intérieur de la chambre qu'occupaient ses associés du MI5 et eut la surprise de les trouver en sous-vêtements. L'air embaumait le déodorant bon marché. Un costume et une robe de soirée étaient posés sur le lit deux places.

— Oups ! désolé, s'étrangla James à la vue de la

culotte géante tendue sur les grosses fesses pleines de cellulite d'Isla.

Boris acheva de boutonner sa chemise. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la silhouette dégingandée, qui empestait le cigarillo. Il ne se séparait jamais de sa paire de fausses Aviator aux verres orangés, même dans les conditions climatiques les plus exécrables.

— Entre, James, sourit Isla. Ne sois pas timide. Comment ça s'est passé, chez Obidin ?

— Je n'ai pas pu placer les deux derniers mouchards, répondit le garçon en détournant le regard. Vladimir m'a viré avant que j'aie pu entrer dans la cuisine, mais les autres fonctionnent parfaitement.

— Parfait, dit Isla. Ces micros-là n'étaient pas les plus importants.

— Alors, vous pensez que vous avez des chances de conclure l'achat des missiles au cours de la réunion de ce soir ?

Boris partit d'un petit rire aigu.

— Tu es impatient de retrouver ta petite copine, pas vrai ?

— Mais non, j'adore cette ville, ironisa-t-il. Le climat froid et humide, les retraités qui crèvent la dalle, les flics corrompus qui astiquent leur flingue assis devant l'immeuble. C'est tellement génial d'avoir strictement rien d'autre à faire que de me les geler toute la journée au bahut, puis de passer toutes mes soirées devant la télé — quand il y a de l'électricité, bien sûr. Franchement, pourquoi je voudrais retourner en Angleterre ?

— On y verra plus clair après la réunion, dit Isla en enfilant sa robe. De toute façon, les pourparlers ne pourront pas s'éterniser. On lèvera bientôt le camp, dans dix jours au plus.

— Dieu soit loué ! lança James en levant les yeux au ciel. Y a quoi à bouffer ?

— Il y a du gratin de macaronis au frigo, répondit Boris. Passe-le deux minutes au micro-ondes. Remue à mi-cuisson. Ah ! au fait, j'ai fini de télécharger ton émission. Je t'ai gravé un DVD pour que tu puisses la regarder sur la télé du salon.

— Cool. Ça m'occupera une partie de la soirée. Il y a de l'eau chaude ?

— Si j'étais toi, j'évitais la salle de bains, dit Isla. La chaudière débloque complètement. La pression est pratiquement nulle.

James remplit une cuvette d'eau chaude au robinet de la cuisine, regagna sa chambre et la posa sur la table de nuit. Il se lava sommairement à l'aide d'un gant de toilette et d'une savonnette, puis enfila des vêtements propres. Il entrouvrit la fenêtre, essuya une bourrasque de vent glacial et quitta la pièce.

Isla traînait une énorme valise dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna James. Vous déménagez ?

— Des documents et du matériel d'enregistrement, expliqua la femme. Ça ne rentrait pas dans l'attaché-case.

Boris sortit de sa chambre vêtu d'un costume effroya-

blement ringard, d'une chemise à large col et d'un nœud papillon.

— Dis donc, ça en jette, gloussa James.

— C'est vrai, tu aimes ? demanda l'agent, visiblement très satisfait de sa tenue.

— Franchement, tu devrais être à Paris, en train de défiler pour les grands couturiers.

Boris, réalisant que James se moquait de lui, fronça les sourcils.

— Bon, on y va, lança-t-il. Ne nous attends pas. On ne sera pas de retour avant deux ou trois heures du matin.

— Vous inquiétez pas pour moi. J'ai un DVD et des macaronis. Je vais m'éclater à mort.

Lorsque le couple eut quitté l'appartement, James fit chauffer son assiette dans le micro-ondes puis se précipita dans le salon pour introduire son disque dans le lecteur. Le générique apparut à l'écran : *Quand les cascadeurs se ratent, Volume II*.

— Excellent, murmura James.

Il avait regardé le premier volet de l'émission en compagnie de Kerry, et s'était régalé de ses scènes particulièrement sanguinolentes. Il avait ri aux éclats en voyant une cascadeuse perdre un bras au cours d'un effroyable accident. Sa petite amie l'avait traité d'ordure sans cœur, mais ils avaient fini par se réconcilier et s'embrasser passionnément pendant le reste de l'après-midi.

Le dîner de James n'avait rien de gastronomique, mais c'était exactement le genre de platée dont il avait

besoin après une journée passée à grelotter. Il posa les pieds sur la table basse et écouta attentivement le présentateur au bras en écharpe débiter son texte d'introduction :

« Les cascades auxquelles vous allez assister ont été réalisées par des professionnels. Ne tentez jamais de les imiter. »

Deux hommes obèses armés de tronçonneuses couraient l'un vers l'autre.

« Ici comme ailleurs, le risque zéro n'existe pas. »

L'un des combattants trébucha, chuta lourdement et lâcha un cri perçant. Il roula sur le côté, dévoilant une plaie profonde à l'abdomen.

— Ah, ah, c'est l'horreur, murmura James, tout sourire.

Soudain, l'écran et les lumières de l'appartement s'éteignirent. James espérait que la panne était due à un dysfonctionnement du système électrique de l'immeuble, un problème récurrent que le concierge avait l'habitude de régler en moins de dix minutes.

Il s'approcha de la fenêtre et constata que tout le quartier était plongé dans l'obscurité. Il s'agissait d'une énième coupure à grande échelle. Comme à l'ordinaire, le courant ne serait pas rétabli avant l'aube.